

Urgences



Charrue

Pierre Bertrand

Numéro 1, 2e trimestre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025004ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025004ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bertrand, P. (1981). Charrue. *Urgences*, (1), 19–24.
<https://doi.org/10.7202/025004ar>

Pierre Bertrand

CHARRUE

me voici enfin rendu à ce moment-là
à ce que j'ai fui depuis quatre ans
à ce bout de moi-même
à cette page blanche qui ouvre la vie en deux
à ce devant moi devant la page blanche

et que dirais-je tant les mots sont vides
sonnent creux comme la multitude
tant les mots ne rendent pas le réel
et tant le silence est plein de vrai

j'ai l'âme assoiffée comme un désert
le coeur est labouré par le destin
je suis seul en solitude voulue
la fragilité de mon passé m'effraie
je me raccroche aux mots comme en mer
j'ouvre par ce texte une voie nouvelle
je découvre en chemin de traverse
je m'écris m'écrivant et reprends corps
j'ai besoin d'éclairer ma nuit humaine
je m'installe écrivant dans le Temps
je cherche et trouve le Passage
gagné mot-à-mot sur chaque page blanche
j'écarte ce soir la tapisserie de la paresse
la parole revient respirer à hauteur d'homme
le vent du large se lève à l'horizon de vérité
et les muscles du verbe se remettent à papiller

le sommeil emportera ma joie d'écrire
d'avancer d'un cran dans le tordeur

LES MOTS NOUVEAUX

il y aurait tant à dire sur tant
tant fut cette plaie vive grandeur nature
et tant de veines s'ouvrant à la compréhension
quand le coeur enfin s'installe dans son rythme

oui pouvoir dire toute l'ampleur du souffle
la tendresse du soleil sur la joue du matin
le réveil du coeur dans un corps trahi
le balbutiement de la liberté quotidienne
tout ce torrent de vie est lié en moi
empêché d'être par les mots morts
ces mots enterrés côte à côte dans le mensonge
ces mots en attente de la Résurrection
ces mots qui s'entassent dans ma gorge
de naître au jour je le leur ordonne
car la vie se doit d'être dite
et dite dans la plus grande transparence possible

je dis
j'assume ma nature en disant
je dis la plupart du temps rien
je commence à dire
de ce qui s'appelle dire
je commence à dire ma vie
à voir mon chemin dans la vie

alors il me faut des mots nouveaux
pour me dire une nouvelle fois
les mêmes mots qui engraisaient la haine
se retrouvent nourris de source par l'amour

LE TEMPS DUR

coupé du monde comme le sourd
et seul comme l'aveugle
je m'enfonce avec moi
je cale de partout
et l'air frémit de mon innocence

mon temps s'éparpille en brins de scie
l'heure me fuit par tous les pores
durant que j'arpente les degrés du silence
en me répandant comme l'aube
j'attends
baigné de certitudes
j'attends que ce temps fasse son temps
qu'il achève ce qu'il a commencé
qu'il boucle la ceinture du cercle
j'attends que ce temps passe
qu'il déchire ce qui doit être enlevé
qu'il pétrisse le levain du coeur

coupé du monde comme un voyant
et seul comme la vie
j'avance en moi comme un brise-glaces
d'une seule coulée dure et pure
certain d'être en lieu sûr
j'avance

PLOMB

d'or la pluie qui perce le toit de mon crâne
pendant que l'horizon s'installe dans le gris muet
et que la mer frissonne en chemins à la surface
tout est fermé de tous côtés
le baromètre oscille vers le fond

le Temps s'est perdu dans l'air
le silence s'est tu comme une feuille mouillée
la lumière s'approche lentement vers la pénombre
la grande débarque m'entoure de nouveau
ça y est encore une fois
l'âme bascule dans le Vide
pirouette d'aise comme un cosmonaute d'en-haut
s'étire comme le matin
se dépose sur un tout petit rien
et regarde ici
dans ce nouveau-monde du Passage
ouvert à toutes les existences
constellé de frissons d'or d'orgues au coeur
capable d'être qui l'on veut
n'importe où
n'importe quand
n'importe comment

et je suis rendu là moi aussi
dans ma chair et mes os tout ensemble
qui regarde avec mes yeux de renard
qui regarde tout plein la vue haute
qui voit ce qui ne se décrit pas par le verbe
et qui attend reposé
la levée de la lumière sur la mer du-dedans

FUSION

je marche et des centaines de personnes
se lèvent en moi en même temps
qui parlent par gouttes de la misère de vivre
qui n'élèvent jamais la voix pour s'entendre
et qui se fondent en beurre dans le quotidien

ils viennent de partout et sont pressés
ils arrivent crevés et vidés par le Nord
ils passent égarés dans le champ entre deux villes
ils sont usés comme la lime rouillée qu'on jette
chacun me somme de dire leur silence résigné
chacun me presse d'ouvrir les ailes de la Parole
tous me demandent de les faire connaître au monde

ils marchent en moi qui me lève à peine d'eux
ils marchent et me bousculent d'avenir
je les entends gémir sous l'anonymat des jours
je les sens monter de mes gènes de québécois
je les vois forcer dans les râles de l'accouchement
et je suis forcé de tout contenir sous contrôle
attendant d'abord la pure connaissance de moi-même
comme cadeau premier du Passage

je marche et des centaines de personnes
se lèvent en moi en même temps
je ne marche plus
je m'arrête de nouveau ici
avec la rumeur du monde en écume sur la grève
avec les silhouettes décomposées des miens de tantôt
avec la mer sourde au fond de l'âge qui vient
et le silence qui se referme comme un bocal